



Anya
BERGER

×

art&fiction



Anya Berger au début des années 1960

Anya Berger (1923–2018)

Polyglotte et traductrice, Anya Berger a introduit des références clés, notamment Walter Benjamin, Marx ou Le Corbusier, dans le champ de la pensée anglophone. Ses archives, récemment redécouvertes, révèlent tout un pan d'une œuvre plus personnelle et engagée dans la cause féministe. Des textes de format court, des échanges épistolaires, des poèmes. Un fonds qui montrent également l'ampleur de sa contribution aux travaux de celui qui fut son compagnon de 1958 à 1973, l'écrivain John Berger.

Penseuse du regard et du corps féminin, elle a ainsi participé activement à l'élaboration de *Ways of Seeing** sans être créditée au générique de cette émission fondatrice pour l'étude du regard dans l'art occidental.

Son écriture personnelle, fragmentaire et incisive, est nourrie par une conscience aigüe de l'invisibilisation. Son œuvre inédite, aujourd'hui en cours de publication, redonne voix à une figure longtemps restée dans l'ombre d'une figure masculine écrasante.

* Émission de la BBC diffusée en 1971 qui donnera naissance à un livre du même titre, traduit en français par Voir le voir.



Parmi les facteurs qui peuvent provoquer l'invisibilisation d'une femme, il y a le simple oubli, mais aussi le fait qu'elle ait vécu dans l'ombre d'un « grand homme ». Ce sont ces deux malédictions que la publication de *Comment je me suis sortie de la merde*, rendue possible grâce à la volonté de Katya Berger Andreadakis avec la complicité de Mona Chollet, tente de conjurer.



Katya Berger avec une photo de sa mère Anya. Photographie de Dorothée Thébert

Réparer une injustice

Mona Chollet, *La méridienne*, 2023

Parmi les facteurs qui peuvent provoquer l'invisibilisation d'une femme, il y a le simple oubli (l'un des défis du féminisme est d'empêcher que les explorations, analyses, expériences et revendications des générations précédentes soient perdues), mais aussi le fait qu'elle ait vécu dans l'ombre d'un « grand homme ». Ce sont ces deux malédictions que je voudrais essayer de conjurer en vous présentant ce texte d'Anya Berger, qui a été la compagne de l'écrivain britannique John Berger de la fin des années 1950 aux années 1970.

Née en 1923 à Harbin, en Mandchourie, d'un père russe et d'une mère autrichienne, cette brillante intellectuelle et critique littéraire, qui parlait russe, allemand, anglais et français, a traduit Trotsky, Wilhelm Reich, Lénine, Le Corbusier ou encore Aimé Césaire. Son travail de traductrice, écrit le critique littéraire Tom Overton, « a défini l'horizon de la gauche anglophone sur les questions de race, de genre et de classe ». En publiant un portrait d'elle, en 2017, il estimait « réparer une injustice », mais Anya Berger avait un autre point de vue : « Être reconnu n'a pas fait grand bien à John, alors qu'être ignorée ne m'a fait aucun mal », disait-elle.

Sa vie ressemble à un roman. Dans son enfance, la petite Anya Zissermann, qui parlait alors chinois, russe et allemand, développa un bégaiement. Ses parents écrivirent aux membres de la famille de sa mère, à Vienne, pour leur demander de consulter leur voisin du dessus, un médecin spécialiste du cerveau. La réponse arriva quelques mois plus tard : « Le docteur Freud suggère de supprimer provisoirement une langue. »

En 1936, Anya regagna Vienne avec sa mère. Mais, après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, en 1938, la famille Zissermann, qui était d'origine juive, dut fuir. Anya émigra en Angleterre et y obtint une bourse pour étudier les lettres modernes à Oxford. Elle y rencontra son premier mari et père de ses deux premiers enfants, Stephen Bostock, un officier du renseignement britannique qu'elle accompagna en Inde durant quelques années. Après la guerre, le couple éclata et elle partit à New York travailler pour les Nations unies récemment fondées. Son ex-mari, resté au Royaume-Uni, fit kidnapper leurs enfants, déclenchant une longue bataille judiciaire pour leur garde.

De retour à Londres, Anya travailla pour la presse et l'édition, fréquentant un cercle d'intellectuels tels qu'Eric Hobsbawm ou Doris Lessing. Elle

rencontra John Berger au cours des années 1950 et joua notamment un grand rôle dans l'élaboration de la série télévisée consacrée à l'art (également devenue par la suite un livre) qui allait le rendre célèbre, diffusée sur la BBC en 1972: *Voir le voir* (*Ways of Seeing*).

«Il n'est pas exagéré d'affirmer que cette série télévisée, à l'origine humblement programmée comme une émission polémique de fin de soirée, aura agi comme un détonateur sur le développement fulgurant des études culturelles à l'université et dans la politisation, aujourd'hui considérée comme acquise, de la culture visuelle», écrit Joshua Sperling¹. On y trouve en particulier ces mots qui ont, depuis, été cités dans d'innombrables ouvrages féministes: «Les hommes regardent les femmes alors que les femmes s'observent en train d'être regardées. Cela détermine non seulement les relations entre les hommes et les femmes, mais également la relation de la femme à l'égard d'elle-même².»

Après que John Berger l'a quittée, en 1973, Anya Berger a vécu à Genève, où elle a travaillé à l'ONU. Elle y a élevé seule leurs deux enfants et elle y est morte en 2018. Le texte qui suit date de 1974, époque où elle était membre du Mouvement de libération des femmes (MLF). Écrit en anglais, il a été traduit par sa fille, Katya Berger Andreadakis (qui, le jour où sa mère s'est «sortie de la merde», avait donc la grippe).

1 Joshua Sperling, «John Berger, la vie du monde», *Ballast*, 18 avril 2019.

2 John Berger, *Voir le voir* [1972], traduit de l'anglais par Monique Triomphe, Éditions B42, Paris, 2014.



Mona Chollet par CharlotteKrebs

Journaliste et essayiste franco-suisse née en 1973, Mona Chollet est une figure majeure du féminisme contemporain, ayant notamment travaillé pour *Le Monde* diplomatique. Son œuvre explore les pressions sociales pesant sur les femmes, à travers des essais à succès comme *Sorcières* ou *Beauté fatale*. Elle analyse avec précision comment le patriarcat influence l'intimité, le rapport au corps et les structures de pouvoir quotidiennes. Son style, à la fois érudit et accessible, s'appuie sur la culture populaire pour déconstruire les aliénations modernes.



clé à molette
pour femme.



clé à molette
pour homme.



Anya Berger dans les années 1930

Une autre manière de voir : dans les archives d'Anya Berger

Emily Foister, *The Paris review*, 18 décembre 2025

Anya Berger (1923–2018) est surtout connue pour avoir été l'épouse et la « muse » du critique d'art et romancier John Berger. En 2018, après la mort de John et d'Anya Berger, leur fille Katya Berger se trouvait avec l'archiviste et biographe de John, Tom Overton, lorsqu'ils ont mis au jour des documents papier dans le sous-sol familial. Ceux-ci suggèrent que les œuvres publiées au nom de John durant leur relation, de 1958 à 1973 – *The Success and Failure of Picasso*, *Ways of Seeing*, *G.*, et *A Fortunate Man: The Story of a Country Doctor* – pourraient être considérées comme des projets communs. Les archives privées familiales documentent une période largement absente des fonds principaux de John Berger à la British Library.

Née Zisserman, Anya Berger voit le jour en Mandchourie, d'un père russe noble et d'une mère luthérienne viennoise, considérée comme juive par les nazis. Adolescente, elle arrive en Angleterre comme réfugiée, d'abord grâce à une bourse à l'internat de St. Paul's, puis pour étudier les langues modernes à St. Hugh's College, à Oxford. Polyglotte, elle contribue à façonner la gauche anglophone grâce à ses traductions de Marx, Lénine, du freudien dissident Wilhelm Reich, ainsi que de l'architecte Le Corbusier.

Le caractère collaboratif de sa relation avec John n'était pas un secret: ils ont un jour signé un télégramme «jonanya». Si Anya était la linguiste du couple, ils ont travaillé ensemble «officiellement» sur quelques traductions, notamment *Cahier d'un retour au pays natal* (1939, trad. 1970) d'Aimé Césaire. *Ways of Seeing* (1972), l'émission télévisée puis le livre qui ont rendu John Berger célèbre, s'appuie largement sur les écrits de Walter Benjamin.

Anya Berger apparaît dans le deuxième épisode de *Ways of Seeing*, consacré aux «femmes et à l'art». L'émission expose au grand public le concept de regard masculin, un an avant l'essai canonique de Laura Mulvey, «Visual Pleasure and Narrative Cinema». Invitée à une table ronde de femmes réagissant à des nus féminins, Anya est la première à prendre la parole. Assise face à son mari, penchée en avant avec assurance, elle déclare: «Bien sûr, nous avons toutes une image de nous-mêmes, et c'est une image visuelle, mais je me demande dans quelle mesure ce type de peinture classique européenne a façonné cette image.»

Elle poursuit avec vivacité: «Quand je regarde les tableaux que vous montrez dans votre film, je ne peux pas les prendre au sérieux, je ne peux pas m'y

Anya, avec sa fille Nina (dont le père est Stephen Bostock) et John Berger.



identifier parce qu'ils sont toujours tellement exagérés, ils se fixent sur des caractéristiques sexuelles secondaires – ces seins énormes, ces fesses gigantesques [rires de John Berger] – des choses énormes comme ça, qui ne sont tout simplement pas réelles... Presque tous les tableaux que vous avez montrés sont ce qu'on appelle idéalisés, et donc, pour moi, ils sont très irréels par rapport à l'image profonde que je peux avoir de moi-même, et par rapport au plaisir profond que je peux éprouver en regardant un autre corps féminin.»

Anya Berger enrichit et complexifie la narration de l'émission. Son cadre de référence est vaste, traversant les siècles, les continents et les époques. Pourtant, son nom n'apparaît à l'écran que quelques secondes, dans le générique de fin. Lorsque le livre tiré de l'émission paraît, leur relation est déjà sur le point de se briser. L'ouvrage devient l'un des livres d'art les plus lus,

avec 1,5 million d'exemplaires vendus au Royaume-Uni seulement – sans reconnaître sa contribution.

Dans une certaine mesure, elle concevait son rôle comme celui d'une muse – mais sa fille Katya suggère que le terme de «mentor» serait plus juste. Elle se voyait comme participante à la création de ses partenaires et de son entourage, à la fois source d'inspiration et interlocutrice, façonnant les œuvres de l'intérieur. «Je voulais participer à la vie créative», confie-t-elle à sa petite-fille Sonia Lambert, «mais je savais que je n'étais pas moi-même une artiste créatrice, je n'en avais pas les moyens. J'aimais en faire partie.» Après leur séparation, cependant, un sentiment d'exploitation commence à la troubler.

À l'été 1969, John Berger propose d'ouvrir leur mariage à une autre femme, Annar Cassam. Il écrit alors le roman G., consacré à la politisation progressive d'une figure de Don Juan dans



Anna Zissermann, âgée d'un an

l'Europe d'avant la Première Guerre mondiale – roman qui remportera le Booker Prize l'année même de la diffusion de *Ways of Seeing*. Le livre est dédié à sa femme et à ses pairs féministes : « Pour Anya / et pour ses sœurs du Women's Liberation ».

Son malaise face à l'influence de sa femme sur son écriture grandit. Katya raconte que le soutien de sa mère était devenu si crucial qu'il s'en sentait contraint. Il est significatif que sa compagne suivante, Beverly Bancroft, issue du monde éditorial, s'intéresse davantage aux droits et aux contrats qu'au contenu – davantage agente que collaboratrice. Anya, quant à elle, doutait du projet *Into Their Labours*, qui occupera John plus de dix ans, et tentait de l'en détourner.

Katya se souvient aussi du contraste entre les conditions de travail de ses parents : le temps d'écriture de John était sacré, la maison devait rester silencieuse. Anya, elle, écrivait seulement après avoir accompli toutes ses tâches, des moments signalés par le cliquetis de la machine à écrire. Il n'est peut-être pas anodin que ses textes soient fragmentaires, souvent sous forme de journaux, capables de résister aux interruptions domestiques.

Les archives privées témoignent d'une période d'intense créativité pour Anya après leur séparation, nourrie par une forme d'exaltation blessée. Deux de ces écrits sont publiés, le premier, « Women of Algiers », dans *New Left Review* (1974), et « in the shit no more » dans la revue féministe britannique *Spare Rib* (1976). Ce dernier texte, présenté comme « la saga d'une femme

seule et d'une lunette de toilettes cassée », raconte avec humour ses efforts pour remplacer un siège défectueux, les doigts souillés, et la joie de sa réussite : « Mon duel avec la lunette des toilettes a été ce qui s'est le plus approché du pur sport en cinquante et un ans. Ma propre Olympiade privée. »

Il subsiste un véritable trésor d'écrits inédits : journaux, mémoires, poèmes, lettres, télégrammes, dessins, nouvelles. Katya souligne combien ces textes étaient retravaillés, corrigés, datés, soigneusement archivés – comme destinés à de futurs lecteurs. Dans un fragment non titré de l'été 1974, après sa séparation, elle écrit : « Vivre seule, c'est avant tout ne pas être vue. Aucun regard intéressé ne vous observe. Vous ne projetez aucune image. Sauf peut-être pour vous-même. »

Emily Foister est chercheuse, autrice et enseignante, spécialisée dans le féminisme et le travail des femmes, avec un intérêt particulier pour les archives précaires. Elle travaille actuellement à l'édition des textes originaux en anglais d'Anya Berger.



Anya, Jacob, Katya et John Berger lors d'un voyage à Leningrad sur le Krupskaya, 1969.



Vie des traductrices illustres : Anya Berger

Claro, *Le clavier cannibale*, 2017

Anna (ou Anya) Zissermann naît en 1923 en Mandchourie. Affectée très jeune d'un bégaiement, elle consulte Freud qui lui conseille de ne parler que le russe dans un premier temps. Plus tard, elle apprend d'autres langues, l'allemand, le français, l'anglais, un peu de polonais et de serbo-croate. Quand sa famille retourne vivre à Vienne dans les années 1930, c'est pour entendre l'annonce de la réunification de l'Autriche avec l'Allemagne, prononcée par Goebbels. Anna se rend alors seule en Angleterre, où elle finit par décrocher une bourse à Oxford.

Elle écrit dans les journaux, est une des premières à louer le travail de Beckett. Elle s'est lancée entretemps dans la traduction, s'attaquant aussi bien à l'œuvre d'Ilya Ehrenburg qu'à un manuel de design écrit par Le Corbusier, aux œuvres de Trotsky, Reich, Benjamin, Lénine, Marx...

Sa rencontre avec l'écrivain John Berger marque un tournant dans sa carrière (Berger l'a remerciée au début de son roman *Un peintre de notre temps*, 1958). Ensemble, ils traduisent des textes de l'actrice Helene Weigel (du Berliner Ensemble) et de son époux, le dramaturge Bertold Brecht. Avec Berger, ils vont s'installer à Genève, où Anna espère pouvoir travailler comme interprète pour l'ONU. En

1972, Anya concocte une émission de radio pour la BBC intitulée « Women's Liberation », dans lequel elle explique que « le monde tel que nous le connaissons est le fait des hommes et est dirigé par les hommes, avec la connivence plus ou moins tacite des femmes. Nous n'aimons pas ce monde. Nous n'aimons pas la violence, l'exploitation et la manipulation des esprits ; nous n'aimons pas la société de consommation qui nous impose ses critères arbitraires de beauté et d'élégance, de même qu'elle impose aux hommes avec lesquels nous vivons de fausses notions de statut. Et surtout, nous n'aimons pas l'énorme gaspillage de potentiel humain que nous voyons partout autour de nous. »

Elle publie, avec Berger, une traduction de *Retour au pays natal*, d'Aimé Césaire. Après sa séparation d'avec Berger, Anya Berger écrit pour le journal féministe *Spare Rib*, se rend à Alger pour le quatrième sommet du Mouvement des Non-Alignés, continue de traduire et de militer en faveur de la libération des femmes. Sa dernière traduction en date est l'essai de Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*.

Christophe Claro (né en 1962), dit Claro, est un écrivain et traducteur d'auteurs anglo-saxons contemporains complexes (Pynchon, Vollmann, Rushdie).

Auteur de nombreux Il anime le blog « Le clavier cannibale ».

Association

art&fiction, éditions d'artistes
Avenue de France 16,
1004 Lausanne
Rue de la Poterie 3,
1202 Genève
<https://artfiction.ch>
info@artfiction.ch

Staff

Stéphane Fretz, éditeur
Allison Huetz, assistante d'édition

Véronique Pittori, éditrice et
administratrice
Marie Walpen, diffusion,
communication et événements
Lexi Fretz, digitale manager

Comité

Christian Pellet, Alexandre Loye,
Naomi Del Vecchio, Natacha Isoz,
Philippe Fretz, Rodolphe Petit,
Dorothée Thébert, Christoffer
Ellegaard, Céline Masson

Diffusion suisse

Contact: Marie Walpen
marie.walpen@artfiction.ch
T: + 41 21 625 50 20
T: + 41 79 651 24 44

Représentante: Manuella Mounir
manuella.mounir@editionszoe.ch

Distribution Suisse

OLF S.A.
www.olf.ch

Diffusion France/Belgique

Paon diffusion
Contact: Antoine Leprêtre
paon.diffusion@gmail.com

Distribution France

Serendip Livres
Contact: Romain Mollica
romain@serendip-livres.fr
www.serendip-livres.fr